N° 1127. VENDREDI 2 JUIN 1865 9me année.

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. Laffite, Bullier et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. Havas, Laffitte Bullier et Cie pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 1er Juin 1865.

BULLETIN.

Des dépêches de Londres nous apprennent que de nouvelles interpellations ont été adressées au cabinet anglais au sujet des réclamations du gouvernement des États-Unis, relatives aux dommages causés au commerce américain par l'*Alabama* et d'autres bâtiments confédérés. Lord Palmerston a dû reconnaître que plusieurs communications ont été faites depuis quelque temps par le gouvernement des États-Unis au sujet de ces dommages et que la dernière a été remise au gouvernement anglais depuis l'avènement de M. Johnson. « J'ignore, a ajouté le premier ministre, si les instructions en vertu desquelles a eu lieu cette réclamation avaient été données par M. Johnson ou par M. Lincoln. » Cette réponse dilatoire démontre que des négociations sont sérieusement ouvertes.

Un commissaire impérial mexicain est arrivé à New-York. Il nie que des négociations aient eu lieu entre le gouvernement de l'empereur Maximilien et le chef confédéré Kirby-Smith, ni qu'il soit question de la cession d'une portion du territoire mexicain à la France. L'empereur Maximilien est décidé à conserver la neutralité dans les affaires américaines.

On écrit de Berlin que le général Manteuffel, désigné pour le commandement des troupes stationnées dans les Duchés, a dû partir le 30 au soir pour Vienne, et il serait chargé, assure-t-on, d'amener une entente *définitive* entre l'Autriche et la Prusse sur le règlement de la question des Duchés.

Les instructions données au général Manteuffel seraient conçues dans le sens du maintien inébranlable des conditions prussiennes posées dans la dépêche du 22 février.

Les lettres de Rome du 28 disent que M. Vegezzi a écrit au cardinal Antonelli pour lui annoncer son prochain retour. Les journaux romains ne s'occupent pas de la brochure de M. de Persigny. Le cardinal Antonelli a empêché l'apparition d'un article de l'*Osservatore Romano* qui répondait à cette brochure.

Le *Diario espagnol*, de Madrid, dit que le parti de l'Union libérale s'abstiendra si le gouvernement dissout la Chambre.

A Copenhague, tous les anciens membres du Folkething ont été réélus. La lutte a été très vive dans les deux circonscriptions électorales.

J. Reboux.

VOYAGE DE L'EMPEREUR.

Constantine, 29 mai, 4 h. 30 m. du soir.

L'Empereur est arrivé à Constantine hier, à 5 heures, après s'être arrêté dans les différents centres agricoles qui s'échelonnent sur le parcours. — La réception a été magnifique. Elle empruntait un aspect féerique à la situation pittoresque de la ville qui, comme un nid d'aigle, semble suspendue dans l'espace. — L'affluence des Arabes était immense. Les goums, aux costumes éclatants, étaient rangés fièrement, drapeaux déployés, sur les hauteurs rocheuses du Cowdnat Atly, et la rampe qui descend au Rummel servait de vaste amphithéâtre à toute la population de Constantine et des environs. — Européens et indigènes s'étaient unis dans la même pensée de reconnaissance pour saluer et acclamer le Souverain. — Chacune des races avait lutté d'émulation pour imprimer à l'accueil fait à l'Empereur un caractère grandiose et un souvenir ineffaçable. — Colons, arabes, israélites, tous avaient élevé des arcs de triomphe sur le passage de S. M., et c'est aux cris d'enthousiasme les plus chaleureux que l'Empereur a fait son entrée dans l'ancienne capitale de la Numidie.

Constantine, 30 mai, 5 h. du matin.

Hier l'Empereur a visité la ville et ses environs, et a rencontré partout un accueil enthousiaste.

L'Empereur se met en route pour Biskra. Il couchera ce soir à Batna.

La santé de sa Majesté est excellente.

Le *Moniteur* d'hier publie des dépêches du Mexique portant les dates de Mexico, 28 avril, et Vera-Cruz, 1er mai, qui mentionnent le combat livré à Tacamburo le 11 avril et dont nous avons publié les détails dans notre dernier numéro.

La feuille officielle publie aussi une correspondance de Mexico qui rapporte diverses mesures récemment prises par l'empereur Maximilien qui témoignent avec quelle ardeur Sa Majesté poursuit son œuvre régénératrice. Nous signalerons d'abord la création d'une maison de charité dirigée par les sœurs de Saint-Vincent de Paul, maison fondée et entretenue sur les fonds de la cassette de Leurs Majestés, et l'institution d'un conseil général de bienfaisance, sous la présidence de l'impératrice Charlotte.

Les lettres et les sciences ne sont pas moins que la charité l'objet de la sollicitude du nouveau souverain. L'empereur vient d'établir à Mexico une académie impériale des lettres et sciences, dont l'organisation est en grande partie calquée sur celle de l'Institut impérial de France.

L'établissement d'une junte supérieure de colonisation siégeant dans la capitale est un encouragement donné à l'émigration européenne vers ce pays, qui offre un si vaste champ à exploiter et où d'ailleurs les entreprises industrielles continuent à se développer. Parmi ces entreprises, on remarque la formation d'une compagnie organisée par de riches capitalistes de San Francisco et ayant pour but la culture du coton sur une large échelle.

Le réseau télégraphique tend aussi à s'étendre chaque jour davantage ; les travaux des chemins de fer en construction sont poussés avec vigueur ; enfin toutes les entreprises pouvant faciliter les moyens de communications sont favorisées par le gouvernement, qui a concédé le privilège d'établir dans certaines rues de la capitale et sur quelques routes qui mènent à des villages voisins très-fréquentés, des chemins de fer dits américains à traction de chevaux.

Les relations commerciales recevront un nouvel essor de l'organisation des préfectures maritimes et des capitaineries de port. La correspondance d'après laquelle nous faisons ce résumé sommaire, indique les ports mexicains ouverts au commerce maritime étranger.

L'empereur était parti le 18 avril pour une excursion dans les provinces de l'est ; le 29, dit une dépêche privée venue par la voie de Southampton, Sa Majesté était arrivée à Orizaba, après avoir reçu partout le plus chaleureux accueil des populations.

Voici le résumé des dernières nouvelles d'Amérique, en date du 20 mai :

L'agitation à propos de l'émigration avait cessé.

MM. Davis, Stephens et autres inculpés étaient arrivés à New-York.

Le procès ne fournit encore aucune preuve contre M. Davis.

Le gouvernement aurait, dit-on, résolu de renvoyer M. Davis devant un tribunal civil, probablement devant le jury de Baltimore. La cour serait présidée par M. Chase.

On assurait qu'un attaché au ministère de la guerre avait constaté l'identité de la clé de chiffres trouvée dans le bureau de M. Benjamin et de la clé de chiffres trouvée parmi les effets de Booth.

Le Breckenridge, M. Benjamin et d'autres notabilités confédérées avaient passé, le 9, la rivière Savannah. On croyait à New-York que quelques-uns d'entre eux étaient parvenus à traverser le Mississipi.

Un ordre a été publié en vertu duquel tous les généraux et officiers dont les services ne sont pas indispensables doivent être immédiatement licenciés dans des conditions honorables. 50,000 employés du commissariat ont été renvoyés hier dans leurs foyers. — Le docteur Blackburn, accusé d'avoir voulu introduire la fièvre jaune à New-York, avait été arrêté à Montréal (Canada).

Le gouverneur du Mississipi avait convoqué la législature de cet Etat pour examiner les mesures à prendre en vue du rétablissement de l'ordre légal.

Le général Sheridan était parti pour combattre l'insurrection qui existe encore au Texas.

Le ministre de la guerre, M. Stanton, avait lancé un manifeste avertissant tous les individus pris en armes sur la rive droite du Mississipi qu'ils seront considérés comme guérillas et subiront la peine capitale.

Le mouvement insurrectionnel dans le Perou fait des progrès. Les provinces et les villes principales ont abandonné la cause du président Pezet dont l'autorité est bornée maintenant à Lima et à Callao.

L'Espagne a adressé des réclamations au Chili qui fait des préparatifs de défense dans les places que menace l'escadre de l'amiral Pareja.

On lit dans l'*Indépendance belge* :

« Le gouvernement français réclame une somme de douze cent mille francs à la reine des Malgaches, pour indemnité à la Compagnie qui s'était formée en France, afin d'aider aux relations industrielles des deux pays, et qui, par suite de la révolution de Madagascar, a été obligée de se dissoudre. On fait ici une condition absolue de cette indemnité pour reprendre les rapports réguliers avec le gouvernement malgache. »

On a reçu d'Egypte par le steamer *Nyanza*, des lettres de Port-Saïd du 13 mai, qui donnent de grands détails sur la fête du cinquième anniversaire de la fondation de Port-Saïd.

Une légion de travailleurs s'est réunie dans la grande salle du cercle, où M. de Lesseps les a chaleureusement remerciés de leur ardeur et de leur persévérance. Il leur a dit que par le travail, on arriverait à la conquête pacifique du monde, qu'ils étaient les soldats destinés à cette grande victoire parce que le fer qui pesait à leurs bras, n'était pas l'arme meurtrière qui fait couler le sang de nos frères ; mais l'outil saint et béni par Dieu, qui en ouvrant le sol entre le Calvaire et les Pyramides, devait creuser une tombe à la barbarie et livrer passage à la civilisation et au progrès.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'*Agence Havas* nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

New-York, 20 mai.

Un commissaire impérial mexicain est arrivé ici. Il nie que des négociations aient eu lieu entre le gouvernement de l'Empereur Maximilien et le chef confédéré Kirby-Smith ; ni qu'il soit question de la cession d'une portion du territoire mexicain à la France.

L'Empereur Maximilien est décidé à conserver la neutralité dans les affaires américaines.

Londres, 30 mai, soir.

Chambre des Communes. — Lord Palmerston, répondant à M. Lefèvre, dit : « Plusieurs communications ont été faites depuis quelque temps par le Gouvernement des Etats-Unis au sujet des dommages causés au commerce américain par l'*Alabama* et autres bâtiments confédérés. Une réclamation de même nature que les précédentes, a été faite dernièrement. Elle a été remise au gouvernement anglais depuis l'avènement de M. Johnson, mais

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 2 JUIN 1865

— N° 28 —

UN

MARIAGE EN PROVINCE

CHAPITRE XVIII.

TRANSFORMATION.

(*Suite.*)

Nous l'avons dit, la gaieté était le triomphe de Jacques ; son esprit vif, léger, brillant, plein de montant, de boutades, de drôlerie primesautière, avait, dès le premier jour, ébloui Rose ; cette gaieté éminemment parisienne, où le cliquetis des mots cache le vide de la pensée, est d'un effet sûr auprès des femmes assoupies par la lourdeur des conversations de province. Cependant, ce jour-là, malgré les plus heureuses saillies, Jacques ne put conserver la place favorable qu'il occupait dans l'opinion de sa belle-sœur. Rose, en l'écoutant comparait, et pour la première fois, la comparaison se trouva à l'avantage de Georges. Qu'était cet esprit superficiel, revêtu entièrement dans un certain art [illegible] les mots et les pensées profondes, l'éloquence vraie, les accents émus qui se rencontraient à chaque page des manuscrits de Georges ? A mesure qu'elle constatait la supériorité de son mari, la pauvre femme se sentait charmée et effrayée à la fois. Sa visite à La Pinède, en lui faisant faire un pas de plus dans cette voie, la laissa plus troublée que jamais.

« C'est parce qu'il est, en effet, très-supérieur aux autres hommes, qu'il me dédaigne ainsi, » pensait-elle le soir en rentrant à Belbousquet.

Plusieurs jours se passèrent pour Rose dans des alternatives très-différentes. Tantôt elle remerciait le ciel d'être la femme d'un homme de grande intelligence ; tantôt, se rappelant comment il la traitait, elle s'abîmait dans une profonde amertume, et se sentait humiliée dans sa dignité de femme jusqu'à en verser des larmes abondantes. Enfin, un matin, on lui remit une lettre très-volumineuse portant le timbre de Paris.

Il lui sembla que cette lettre contenait l'arrêt de son avenir, sa main trembla en la décachetant ; elle eut un voile sur les yeux pendant un moment, et les caractères lui parurent d'abord flotter dans une nuée de paillettes d'or. La lettre était de M. Étienne d'Alais : elle en contenait une autre. Rose reconnut l'écriture de Georges ; elle courut s'enfermer chez elle, et lut d'un regard avide :

CHAPITRE XIX.

GEORGES DE VÉDELLE A ÉTIENNE D'ALAIS.

Marseille, 25 juin 1852.

« Enfin, cher Étienne, vous voilà de retour ! Enfin, vous voilà en France ! Cette lettre ne vous trouvera peut-être ombrages de Sarcelles, où vous vous délassez de vos longues fatigues dans les douceurs de la vie de famille.

« Je puis donc reprendre notre correspondance interrompue, et être sûr que je ne languirai pas des mois entiers sans recevoir votre réponse. Ah ! mon ami, vous ne pouvez pas vous figurer quelle lueur de joie traverse, à cette pensée, mon cœur sombre et déchiré.

« Je vous ai écrit à Valparaiso, puis à Rio-Janeiro, puis enfin à Cadix, comme vous me l'aviez indiqué. Avez-vous reçu tout cela ? Probablement, car votre billet, daté de Brest, ne contient pas un reproche.

« Ma dernière lettre vous faisait part des inquiétudes que nous donnait la santé de ma mère, et vous annonçait la résolution prise par mon père de se fixer dans le midi de la France, pour y faire respirer à Mme de Védelle l'air tiède dont elle avait besoin.

« Ce projet s'est réalisé. Le Val-Sec est vendu. Mon père a acheté une terre à quelques lieues de Toulon.

« J'ai besoin de vous faire pénétrer aujourd'hui jusqu'au fond le plus secret de mon âme ; pour me bien faire comprendre, laissez moi donc, mon ami, revenir un peu sur mes impressions passées, peut-être trop succinctement exprimées dans le reste de ma correspondance.

« Je quittai le Val-Sec avec des larmes d'enfant ; j'y avais fait de beaux rêves pendant ce réveil de tout mon être qui suivit mon horrible maladie. Je vous ai dit comment ma mère m'y ramena presque mourant, terrassé sous un mal indéfinissable, suite et conséquence d'une fièvre cérébrale causée par un excès de travail. Pendant deux mois, ma vie et ma raison avaient été en danger ; mais je conservai l'une et l'autre. Dieu me destinait à souffrir !

« Je dus peut-être le retour de la santé à l'air pur et salubre de nos montagnes ; aussi ai-je gardé pour elles une affection qui doit être de la reconnaissance. Les forces de mon corps revinrent plus vite que celles de mon esprit ; mon cerveau fatigué ne recouvra que lentement l'exercice de ses facultés. Pendant cette convalescence de mon âme, je pris l'habitude des longues courses solitaires ; je me trouvais à l'aise dans les ravins profonds du Val-Sec, à l'ombre des grands bois ; je trouvais là je ne sais quel aliment à un sentiment recueilli et rêveur qui s'emparait de moi. Que de jours j'ai passés à écouter les harmonies de la brise, étendu sur quelque lit de mousse d'où je découvrais à l'horizon la silhouette grandiose de nos pics du Jura ! Que de soirs écoulés à contempler le rayonnement des étoiles à travers le réseau mouvant des feuilles ! O mon ami ! que d'admirations, que d'émotions, que d'aspirations éveillées en moi par le spectacle des magnificences de la nature ! Je vécus ainsi plusieurs mois dans un état contemplatif dont rien ne pourrait vous peindre la douceur. Je savourais ces sensations si nouvelles sans oser les communiquer à ma famille ; ce n'étaient ni la placidité dévote de ma mère, ni l'esprit rigide de mon père, ni la gaieté bruyante de mon frère qui pouvaient m'inviter à l'épanchement. Instinctivement, je sentis que nos esprits hantaient les antipodes, et une certaine pudeur de l'âme me rendait silencieux. C'est à cette époque qu'il se fit en moi un travail dont j'ai été assez long à me rendre compte. Mon intelligence subissait une transformation complète ; les facultés que j'avais fatiguées, épuisées par des efforts trop assidus, ne me revinrent pas après ma maladie ; c'étaient, pour ainsi dire, des sources taries dont rien ne pouvait plus sortir ; mais en même temps, par une admirable compensation du ciel, des forces inconnues me furent accordées, mes pensées prirent un cours différent ; à un sentiment d'abord confus succéda une voix distincte et puissante ; un jour la forme de mon langage changea : la poésie m'était révélée, j'étais poëte.

« De ce moment, je fus plus fier, plus sauvage, plus silencieux. Je vécus absorbé, mettant tout mon soin à cacher ma richesse intérieure. Si j'avais parlé de mes espérances, j'aurais eu à subir le blâme de mon père, les questions de ma mère, les moqueries de mon frère. Je me tus, je concentrai ma force, et j'eus raison, votre dernière lettre me le prouve.

« Il est déjà bien loin de moi ce temps de travail, de rêveries et d'espoir, et je le regrette amèrement. J'étais jeune et insouciant alors ; j'allais dans la vie l'œil fixé sur cette étoile des poëtes, la gloire, et je ne pressentais pas que, si près de moi, se rencontrerait un malheur qui devait me briser !

« Mon ami, vous m'avez manqué ; votre amitié, vos conseils m'eussent sauvé peut-être dans la tourmente que je viens de traverser ; sauvé, non, c'était impossible ; mais soutenu et consolé du moins. Je me suis trouvé seul, faible, abattu par un coup affreux ; j'ai pris parti, et je m'aperçois aujourd'hui que j'ai pris le pire que je pusse choisir. Mais vous ne devez pas commencer mes plaintes, vous pourrez encore me laissez-moi tout vous dire, laissez-moi